

Amateurs et professionnels

In: Genèses, 36, 1999. pp. 2-5.

Citer ce document / Cite this document :

Weber Florence, Lamy Yvon. Amateurs et professionnels. In: Genèses, 36, 1999. pp. 2-5.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_36_1_1575

*Amateurs
et professionnels*

Loin de rendre compte d'une direction de recherche bien constituée, déjà dotée d'un objet sur lequel s'effectuerait le croisement de problématiques, d'approches disciplinaires ou de traditions scientifiques nationales, ce dossier présente un caractère prospectif et expérimental. Il est né de la rencontre entre plusieurs travaux, sociologiques et ethnographiques, venus d'horizons divers – sociologie de l'art, socio-histoire du sport, ethnographie des pratiques de la nature. En le constituant, nous avons fait le pari que cette rencontre pourrait nous permettre d'esquisser, au-delà des intentions explicites des auteurs eux-mêmes, un nouveau domaine de recherches. On en offrira ici une définition provisoire, encore hésitante, à la mesure de l'absence de points de repère bien établis.

La question vers laquelle convergent les travaux réunis ici pourrait être formulée ainsi : que nous apprennent les activités non professionnelles et leurs pratiquants, amateurs passionnés, sur la définition sociale du métier et de la profession ? Où passe la ligne de frontière entre l'amateur et le professionnel : différence de qualité – l'amateur ferait médiocrement ce que le professionnel fait excellemment – ou différence de finalité – l'amateur travaillerait « pour la gloire » tandis que le professionnel travaille pour vivre ?

Le ^{xx}e siècle occidental a vu émerger à la fois des « groupes professionnels » et des identités professionnelles. Groupes et identités se sont cristallisés dans des catégories statistiques fondées sur la référence à la profession (il faudrait citer ici les travaux américains sur les « professions », la problématique de la « professionnalisation » et, du côté français, le travail de Luc Boltanski sur les cadres, les débats sur les PCS, les travaux historiques de Christian Topalov et de Robert Salais sur les chômeurs...).

Surtout, ce siècle a vu ces identités professionnelles définir une stricte « partition » du monde social, au point que les personnes privées d'un statut professionnel furent désignées simplement par ce manque : d'abord les mères de famille devenues des « ménagères » et « sans profession », ensuite les vieux devenus des « retraités » sur la base de leur ancienne profession, enfin les jeunes inactifs dont l'inscription scolaire finit par prendre l'allure d'un quasi-statut professionnel. Au premier remboursement de la consultation médicale d'un nourrisson, les mères de famille remplissant la feuille de soins d'assurance maladie doivent déclarer, avec un certain amusement, que leur bébé de huit jours « n'exerce pas habituellement d'activité professionnelle et n'est pas titulaire d'une pension ».

La distinction technique entre population « active » et population « inactive » sur laquelle reposent la démographie, l'économie, la sociologie du travail, ainsi que les politiques sociales depuis plus d'un siècle, définit donc une identité *principale*, mise en avant, bien

au-delà de l'univers professionnel d'appartenance, dans de multiples occasions de la vie quotidienne. Au point que, dans les enquêtes statistiques, en l'absence d'un statut professionnel individuel (c'est le cas des élèves, des étudiants, des femmes au foyer...), les identités sociales se rapportent à la profession de la personne de référence, le chef de famille, qu'il s'agisse du père ou du mari.

Les enquêtes menées sur des univers non professionnels font pourtant apparaître des *statuts secondaires* ou des *identités secondes*, qui constituent pour les individus des ressources très importantes. C'est ainsi que les ethnologues découvrent l'univers des *passions ordinaires* (notamment autour de Christian Bromberger), les politistes, un univers *d'identités militantes* construit en marge de l'univers professionnel (comme autour de Michel Offerlé), les sociologues du sport, l'univers de l'excellence corporelle et, par exemple, du football amateur, les historiens et les sociologues des loisirs, les univers associatifs et les pratiques nées de l'extension du temps libre – libéré des mondes professionnels. Pour autant, peu de ces travaux cherchent systématiquement à comparer et confronter ces statuts secondaires, domaines de l'investissement personnel et de la passion partagée, avec ceux qui ont cours dans les univers professionnels.

Sur la longue durée pourtant, on s'aperçoit que le développement d'activités explicitement vécues comme des passions ou des vocations suppose que les contraintes de la vie quotidienne puissent être mises à distance, soit collectivement soit individuellement. Ainsi, tant que les activités multiples liées à la survie quotidienne dans la paysannerie n'ont pas été réduites et enfermées dans un espace défini comme professionnel (l'exploitation agricole ou l'atelier de production) et dans un temps défini comme temps de travail (chronométré sur le modèle du temps d'usine), il est impossible de repérer un à-côté de la profession, une activité passionnément pratiquée dans tous les moments libérés par cette spécialisation professionnelle, un *espace tiers* ou un *tiers espace* (celui que Florence Weber appelle le « travail à-côté ») qui ne soit ni l'espace professionnel de la production pour vivre, ni l'espace domestique de la reproduction, progressivement dévolu, parallèlement à l'assignation de la profession aux hommes, aux femmes ménagères ou maîtresses de maison. Inversement, de nombreux travaux sur les hommes chômeurs, à commencer par les célèbres chômeurs de Marienthal, ont montré que l'absence de statut professionnel réduit cet espace tiers à néant et détruit toute capacité masculine à s'investir dans ces activités secondaires.

La problématique classique de la *professionnalisation* (transformation positive d'une activité en profession avec garanties de qualification et rémunération), parce qu'elle laisse dans l'ombre ces activités non professionnelles contre lesquelles s'institue la profession, ne permet pas de comprendre que l'opposition entre amateurs et professionnels a deux faces: d'un côté, la qualification professionnelle vient sanctionner une *compétence*, un *savoir faire* utile dans l'univers professionnel, dont seraient privés, pense-t-on, les amateurs, alors volontiers confondus avec des autodidactes; de l'autre, le professionnel vit de son métier, il en tire des revenus, alors que l'amateur s'opposerait à toute rémunération et « travaillerait » pour la gloire, la beauté ou l'honneur.

Les articles réunis ici jouent précisément sur ce double registre qui permet d'éclairer l'ambiguïté du terme d'amateur et celle symétrique du terme de professionnel: du côté de la compétence, certes, la qualification professionnelle dénie toute valeur à l'excellence

technique des amateurs, disqualifiés comme charlatans ; du côté de la rémunération pourtant, certaines activités ne peuvent devenir des sources de revenus sans risquer de perdre leur qualification éthique ou esthétique, fondée sur le désintéressement et la gratuité, et difficilement compatible avec l'insertion professionnelle dans l'économie.

Nous convions donc le lecteur à explorer, au long de ces quatre articles, la frontière toujours en cours de re-définition entre amateurs et professionnels, et sa double dimension de compétence technique et de désintéressement éthique.

Avec Éliane Del Col, nous entrons de plain-pied dans un univers d'amateurs qui, sans avoir à lutter contre des professionnels absents, s'est développé seul comme une « fabrique d'estime ». Les éleveurs amateurs d'oiseaux de cage, du fait même que leurs performances n'intéressaient personne d'autre qu'eux, ont défini collectivement – selon des modalités finement décrites par l'auteur – les critères de leur réussite, sanctionnée au sein de leur propre univers par diverses formes de reconnaissance (des coupes et médailles de concours jusqu'à la réputation d'éleveur exceptionnel). Ils ont ainsi développé une forme de virtuosité, seulement valable et reconnue dans leurs cénacles, tout en maintenant à distance l'univers marchand : même s'ils peuvent trouver, dans quelques échanges monétaires, de quoi rembourser partiellement leurs frais, leur activité n'est pas rémunératrice, et il est collectivement impossible qu'elle puisse déboucher sur une insertion professionnelle dans l'économie. Dans ce monde, ce sont les éleveurs « commerçants » qui font figure de déviants.

Le cas des peintres amateurs décrit par Hubert Cukrowitz est beaucoup plus compliqué, dans la mesure où l'existence d'artistes professionnels, justement définis par le fait qu'ils peuvent vivre de leur art, vient disqualifier les artistes du dimanche. Là où les éleveurs d'oiseaux de cage pouvaient définir, dans un entre-soi protecteur, leurs propres critères de virtuosité, les peintres amateurs, alors même que leur activité présente bien des traits communs avec la précédente – statut secondaire, passion personnelle, économie du *dédommagement* et non de la rentabilité, éthique du désintéressement – se voient disqualifiés *comme* artistes par le fait que leurs œuvres n'accèdent pas au marché de l'art, ne sortent pas d'un univers d'inter-connaissance où « artistes » et « public » sont ensemble incompetents au regard des critères de l'art universel. Pourtant, si l'on voulait bien considérer que l'art universel joue dans une autre catégorie (pour prendre une métaphore sportive) que le « beau » défini localement, on percevrait ces peintres amateurs non comme des *artistes ratés*, mais comme des *créateurs accomplis*, ou plus exactement des *amateurs accomplis*, leur virtuosité n'étant pas reconnue dans un « monde de l'art », mais dans des univers profanes qui les unissent à *leur* public.

Les musiciens de jazz que nous présente Philippe Coulangeon se situent, eux, exactement sur la frontière : ce sont des amateurs virtuoses en voie de professionnalisation. Ce processus met au jour les ambiguïtés de la définition charismatique de l'art : par leur vocation désintéressée, voire maudite, les musiciens de jazz se définissent comme artistes à distance du marché et de l'institution ; leur professionnalisation représente une sorte de compromission avec l'institution, une rupture éthique avec la bohème, en même temps qu'une reconnaissance de leur excellence esthétique. La superposition, dans la profession, du critère d'excellence et du critère de rémunération déploie là toute sa complexité contradictoire.

Enfin, Sylvain Robert nous propose un utile détour par le monde du sport, en rappelant les conflits qui ont agité, de 1940 à 1975, le monde du basket autour de la frontière entre sportif professionnel et sportif amateur. On oublie souvent à quel point le terme même de *professionnel* a pu fonctionner comme une insulte dans l'univers sportif. Transformer une activité qui reposait sur une éthique du désintéressement en profession, fût-elle provisoire, c'est-à-dire en source de rémunérations (parfois considérables), ne s'est pas fait sans heurts et sans difficultés. L'examen de ces conflits est d'autant plus éclairant pour nous qu'il isole deux points-clés, transposables dans les cas étudiés précédemment : l'autonomie, au sens fort du terme, de l'univers sportif ; l'économie du dédommagement.

L'existence des fédérations sportives pousse à son degré le plus extrême la logique de *l'autonomie* de l'univers sportif : appartenir à la fédération oblige à renoncer, pour ce qui concerne cet univers, au « droit commun » (interdiction de porter les conflits internes devant les tribunaux) ; du club local au Comité olympique, le sportif entre dans une institution qui secrète ses règles propres. On tient là le modèle des associations d'éleveurs d'oiseaux de cage mais aussi de bien d'autres activités régies par des associations de pratiquants. Quant à l'économie du *sport amateur*, elle se tient à distance du marché : les sommes perçues par les joueurs ne sont à l'origine ni des salaires ni des profits, mais des *dédommagements*. C'est aussi le cas, comme le montrent Éliane Del Col et Hubert Cukrowitz, pour les éleveurs d'oiseaux et les peintres amateurs. L'éthique de la passion, et de la passion partagée, ne s'accorde pas facilement avec l'économie de marché.

Tel est le principal enseignement de ce dossier. Réfléchir de l'intérieur sur les pratiques des *amateurs*, rencontrer des passionnés qui revendiquent un statut secondaire, une identité seconde préservée des contraintes matérielles et des compromis institutionnels, amène à s'interroger sur la dualité des critères de définition d'une activité professionnelle : une compétence reconnue et garantie par une institution ; une source légitime de revenus. S'il existe des professions dont l'institutionnalisation a réussi à concilier éthique et rémunération – c'est-à-dire à faire respecter une *déontologie*, que l'on songe à la médecine, au droit, à la science ou, aujourd'hui, au sport – les exemples pris ici montrent que certains univers se sont constitués dans les marges de la vie professionnelle de leurs pratiquants, voire contre elle. En effet, compétence et rémunération ne vont pas toujours de pair, soit parce que la compétence est associée à une éthique de la gratuité, soit parce que l'univers du travail rémunéré – ce fut le cas pour toute une population de prolétaires – ne reconnaît aucune compétence à une main d'œuvre perçue comme sans qualités.

Florence Weber et Yvon Lamy